DEUXIEME ANNEE. — N° 57 LE NUMERO 50 CENTIMES SAMEDI 5 JUIN 1926

L'INSURGÉ

ABONNEMENTS
France, mois : 8 fr. ; 1 an, 16 fr.
Extérieur, 6 mois, 15 fr. ; 1 an, 30 fr.
Chèque postal Colomer 724-45.

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, rue de Charenton, 259, PARIS

Hebdomadaire, paraissant le samedi

sous la direction d'André COLOMER

De Petlioura à Briand via Pildsudski et Cie

Ecoutez, par la voix de témoins impartiaux, rapporté par Mr Corcos, qu'on ne peut taxer de furie bolcheviste, contrôlé par l'abbé Viollet, qu'on ne peut soupçonner de sémitisme, et reproduit ici par moi-même, qui n'ai pas plus d'admiration pour la race juive que pour toute autre; écoutez le récit des crimes collectifs de l'hetman Petlioura au temps où il disputait l'Ukraine à la Révolution russe :

Les pogromes commencèrent en 1918, lors des premiers revers que firent éprouver au Directoire ukrainien les communistes soulevés contre lui.

Plus les défaites étaient grandes, plus les troupes de Petlioura étaient obligées de reculer, et plus cruellement elles se vengeaient sur l'innocente population juive.

. . . . . .

En septembre, le nombre total des localités pogromées était de 305 ; certains villages furent visités à plusieurs reprises, jusqu'à disparition complète de la population juive.

Les pogromes offraient généralement l'aspect suivant : une bande se rue sur une ville ou un village, se précipite par groupes dans les maisons juives, massacrant sans souci d'âge et de sexe, et s'emparant de tout ce qui peut être emporté. Finalement la population juive qui survit s'en va droit devant elle, sans vêtements, sans vivres, sans argent. Hommes et femmes s'entassent dans les synagogues, dans des hangars vides, leurs lèvres blêmes serrées par la souffrance, renonçant même à la plainte.

Au risque de soulever le cœur de tout honnête homme, nous devons marquer de quelques traits, trop véritables hélas ! ces tristes opérations antisémites.

Au hameau de Doubovo, les Juifs sont chassés vers une cave où on les fait tomber pêle-mêle, à coups de sabre sur la tête ; à Méjigorié, il y eut 194 habitants juifs jetés à la rivière et noyés ; à Proskouroff, le 16 février 1920, Simossenko ordonne de n'employer que l'arme blanche et 1.600 Juifs sont mis à mort à coups de sabre et de baïonnette, dans l'espace de quatre heures ; le 9 juillet, un paysan amenait à l'hôpital juif d'Ouman les deux dernières victimes survivantes de la population de Ladyjanka, jeunes filles affreusement mordues, l'une ayant le nez coupé, l'autre les bras cassés. Postérieurement, se déclarèrent des maladies vénériennes, suite des violences que ces jeunes filles avaient subies.

A Ovroutch, les troupes de Petlioura étaient sous le commandement de l'hetman Kozyr-Syrko ; le pogrome débuta par des violences exercées sur dix filles juives ; le 16 janvier, une délégation de 22 membres de la communauté juive se rendit près de l'hetman : ils furent frappés à coups de nagaïka, obligés de chanter une chanson juive, après quoi ils furent tous tués à coups de baïonnette.

. . . . . .

Sous les yeux des parents, avant de tuer ceux-ci, on assassinait et violait les enfants Le massacre commençait à une heure de l'après-midi aux cris de : « Vive la Sainte Ukraine ! Mort aux Juifs ! », et finissait vers les 6 heures quand les « gars fatigués du travail » rentraient dans leurs casernes, musique en tête pour recommencer le lendemain.

Le 17 février, à Fichtine, toutes les issues de la localité ayant été gardées et fermées, le feu fut mis aux maisons ; il y eut 600 tués ; le pogrome fini, il n'y avait plus personne de valide pour soigner les blessés et enterrer les morts.

A Balta, les détachements de Petlioura pillèrent la ville, emportant tous les biens dans des trains militaires; il y eut 90 tués. Tous les survivants durent s'enfuir dans la campagne. A Kornine, dans la nuit du 20 février, les troupes de Petlioura, en retraite prélevèrent une contribution de 200.000 roubles ; des soldats ivres pillèrent et violentèrent la population ; le pogrome fut répété le 27 février ; parmi les nombreux Juifs tués se trouvait le rabbin, auquel les cosaques ouvrirent le ventre.

. . . . . .

Nous avons eu l'occasion de visiter un village uniquement composé d'enfants, garçons et filles, au nombre de 145, tous échappés aux pogromes ukrainiens et installés dans cette partie riante de la Palestine par la générosité d'institutions privées. Ces enfants, sous la direction de deux ou trois professeurs, pourvoient à tous leurs besoins, isolés au milieu des populations arabes qui connaissent leur origine, et ont toujours été respectés. Chacun d'eux pourrait raconter en son langage enfantin l'horreur de la tragédie qui, sous ses yeux, l'a privé pour toujours de ses parents.

. . . . . .

Un jour, à Tel Avivy, servi à table par une fillette d'une quinzaine d'années, je fus frappé par l'expression morne et sérieuse de son visage. Mon voisin m'apprit qu'elle avait été quelques mois auparavant violée sauvagement par les cosaques, ainsi que sa mère qui fut, en outre, éventrée sous ses yeux.

Au souvenir de tant d'horreurs, le cœur se soulève, la chair frémit, les poings se serrent... Et cependant nous n'avons pas vécu là-bas. Nous ne sommes ni Ukrainiens, ni Juifs. Aucun des nôtres ne fut violé ou éventré.

Alors, supposez que vous ayez vu ravager vos foyers, torturer vos parents ou vos enfants et que, chassé de votre coin de terre, vous rencontriez plus tard l'assassin en chef, l'ordonnateur des pogroms, vivant quiètement à Paris sa vie de bourreau en retraite.

Tel est Samuel Schwartzbar. Et comme ce Juif n'est pas de ceux qui ont fait suffisamment d'affaires pour s'adapter au point d'oublier la misère de ses frères; comme ce révolutionnaire russe n'est pas de ceux qui ont trouvé emploi dans le fonctionnarisme des Soviets, comme il n'est devenu ni financier, ni ambassadeur, son indignation se fait acte et il écrase comme une bête puante le Petlioura gonflé de sang.

Justice individuelle qui vaut bien la justice collective. Un seul meurtre illégal pour répondre à des millions d'assassinats légaux. Dure leçon et soulagement d'un cœur gonflé de peine. Nous comprenons.

⁂

Mais que viennent donc s'entremettre dans cette affaire les soutiens de la Démocratie française ? De quel « droit » se solidarisent-ils avec Schwartzbar, pour condamner Petlioura ?

Allons donc ! La victime populaire n'est pas seulement juive et ukrainienne. Le criminel d'Etat n'est pas uniquement un aventurier d'Ukraine.

Le drame est international, hélas ! avec des personnages identiques et la chance d'identiques dénouements.

En Italie, le bourreau est Mussolini et les massacrés sont d'un prolétariat qui ne connaît aucune religion.

En Espagne, c'est Primo de Rivera et tous les hommes de pensée libre, tous les travailleurs idéalistes ont connu les pogromes dans les rues de Barcelone ou de Madrid.

En Grèce, voici Pangalos. La Pologne éprouve son Pilsudski, comme la Hongrie a connu son Horthy. Et dans les Balkans, le peuple bessarabien agonise sous la pesée du fascisme roumain.

Mais l'Occident, dira-t-on ?

Ah ! l'Occident, il est beau, il est frais. Le conservatisme anglais affame ses mineurs, extermine Indiens et Egyptiens. Le dollarisme américain torture Sacco et Vanzetti.

Reste la France, pays de la civilisation, berceau de la Révolution, espoir de l'Humanité mondiale.

Nous y voici. Bas ce masque. Ne nous y trompons pas. La page que Corcos écrivit pour nous faire frémir aux tortures des Juifs d'Ukraine, il eût pu l'écrire aussi émouvante pour nous dépeindre en traits de flamme et de sang le ravage du pays des Druses et des Riffains, le viol des gosses, l'assassinat des papas et des mamans, par les troupes du bon monsieur Painlevé et de l'excellent Aristide.

Le Briand vaut bien le Petlioura qui sent son Mussolini, frère du Pilsudski. Rastaquouère et Cie. Le même forban se retrouve sous tous les masques, l'ignoble aventurier se reproduit sous des groins multiples. Ici, brutal, là, souple, d'apparence socialiste ou fasciste; aspirant toujours et partout à « rassurer les possédants », dont ils sont les soutiens, les souteneurs, les hommes à tout faire, les « Bravi » sans conscience.

L'exécution de Petlioura est un avertissement : celui que donne à tous ces bourreaux de peuples, par la main de Samuel Schwartzbar, l'impitoyable conscience de l'individu — lasse enfin de tant de pitié.

ANDRE COLOMER.

RETENEZ VOTRE SOIRÉE POUR LE 19 JUIN :

A cette date aura lieu

la Grande Fête de l'Entente Anarchiste

CONCERT-SPECTACLE
suivi de
BAL DE NUIT
dans la Salle de l'Utilité Sociale
94, Boulevard Auguste-Blanqui

Lire le programme complet dans notre prochain numéro

Si ce journal vous intéresse,

Si vous voulez assurer sa parution régulière,

ABONNEZ-VOUS

Six mois : 8 francs - Un an: 16 francs

Auditeurs du Club
Attention !...

Notre séance du vendredi en soirée, rue de Lancry, ne nous a pas plus apporté de satisfaction que celle de la semaine précédente le samedi après-midi. Une centaine d'entrées ne nous a pas permis de couvrir les frais de l'organisation. Force nous fut donc de nous rendre compte que la saison était trop avancée pour tenter le lancement de la salle Lancry, encore peu connue de notre public.

En revanche, les séances du mardi à l'Utilité sociale, 94, boulevard Auguste-Blanqui, continuent à attirer un nombreux et fidèle public d'auditeurs.

Nous avons donc pris la décision de suspendre jusqu'au mois d'octobre les séances du vendredi dans la salle Lancry et d'apporter plus de soin à nos séances du mardi qui continueront à se tenir dans la salle du boulevard Auguste-Blanqui.

Mais comment couvrir le déficit du journal qui reste de 300 francs par semaine, déficit que nous comptions couvrir avec les bénéfices des séances du vendredi rue de Lancry ?

Un moment, nous avons songé à ne plus faire paraître l' « Insurgé » que tous les quinze jours ou à réduire son format.

Les *Amis de l' « Insurgé »*, réunis mardi dernier, à l'issue de la séance du Club, étaient nombreux. Ils se sont tous écriés : « L'*Insurgé* doit rester hebdomadaire. Nous nous engageons à le faire tenir. »

Une première mesure s'impose . porter la participation aux frais du Club à la somme de 3 francs.

Et la deuxième : apporter sa contribution hebdomadaire à notre souscription permanente : « Pour que vive l'*Insurgé*. »

Qu'advient-il de Sacco et Vanzetti ?

Nous voici sans nouvelles de Sacco et de Vanzetti. Indirectement nous avons eu connaissance du rejet du pourvoi qui mettait les deux héroïques victimes à la disposition du bourreau. Et puis plus rien. Le Comité de Défense Sociale de Paris n'a même pas envoyé à la rédaction de l'*Insurgé* le communiqué qui nous eût permis d'annoncer le meeting de la semaine dernière.

Cependant des amis italiens nous ont demandé d'envoyer un délégué au Comité Sacco-Vanzetti — ce que nous avons fait.

Mais pourquoi tous ces efforts divergents ? Secours Rouge international d'une part, Comité de Défense Sociale de l'autre, Comité Sacco-Vanzetti, par ailleurs... Est-ce que les travailleurs ne peuvent pas faire l'unité quand il s'agit de la vie de deux des leurs ? Est-ce que toutes les querelles de tendance ne devraient pas se faire devant le danger commun ? Est-ce que l'on ne pourrait pas dresser internationalement le front de défense de tous ceux que menace un sort analogue à celui qui pèse sur les têtes de Sacco et de Vanzetti ? Nous osons encore l'espérer.

La Librairie de l'"Insurgé"

La maladie des enfants, a empêché notre camarade Madeleine Colomer de s'occuper depuis quelque temps de la Librairie de l'Insurgé. André Colomer, surmené par les travaux de rédaction et d'administration du journal et l'organisation du Club, en outre de sa vie matérielle qu'il gagne pendant la nuit, n'a pu encore s'occuper des commandes laissées en panne. Madeleine et André Colomer s'en excusent auprès des camarades. Dès cette semaine tout le nécessaire sera fait. Encore un peu de patience, les amis !

CLUB DES INSURGÉS

Mardi 8 Juin à 21 heures

Salle de l'Utilité sociale, 94, Bd. Auguste-Blanqui

Métro : Corvisart ou Glacière

Grand débat contradictoire sur

Peut-on ne pas être soldat ?

ORATEURS INVITÉS :

Henry TORRÈS, Georges PIOCH, Marc SANGNIER, GRISONI. de la Ligue des droits de l'homme, Un délégué du Parti Communiste, Un délégué de l'A. R. A. C., Un délégué de la ligue des Réfractaires

POUR QUE VIVE L'"INSURGE"

Georges Laingui, 5 fr.; Naki, 2 fr.; Painon, 5 fr.; Cuitot, 10 fr.; Charlot F., 30 fr.; P. Madel, 10 fr.; Fernand, 20 fr.; En pliant les canards, 10 fr.; Le Corr, 5 fr.; Trevrel, 5 fr.; Lucien, 3 fr.; Groupe libertaire idiste, 10 fr.; Monnier, 10 fr.; Cuitot, 15 fr.; Charlot Lucien, 4 fr.; Le Bohémien, 10 fr.; Etoile filante, 20 fr.; Ferdinand, 20 fr.; Cuitot, 20 fr.; Levesque, 10 fr.; Maillot gris, 20 fr.; Clause, 5 fr.; Collecte à la sortie du Club de la rue de Lancry, 145 fr.; Le Trouvère, 5 fr.; Georges, 5 fr.; Puignan, 2 fr.; Denier, 4 fr.; Saucias, 5 fr.; Les colleurs d'affiches en faisant cadeau des timbres, 45 fr.; Le Cheminot 5 fr.; Dugheram, 50 fr.; Jean, 5 fr.; X., 5 fr.; Allain Maurice, 5 fr.; Auguste, 5 fr.; Gerf, 5 fr.; Cyrano, 2 fr.; Lucien, 5 fr.; Maurice, 5 fr.

Total de la présente liste : 517 francs.

Le déficit hebdomadaire de ce journal, en comptant les bénéfices du Club, est encore de trois cents francs par semaine. Nous ne pouvons combler ce trou dans notre budget qu'en faisant appel aux souscriptions volontaires des amis de l'Insurgé et du Club des Insurgés.

Que chacun nous envoie chaque semaine une somme régulière, qu'il se fixera lui-même suivant ses possibilités et ainsi pourrons-nous, non seulement être sûrs de paraître régulièrement, mais encore d'avoir les fonds nécessaires pour l'envoi des paquets en province, le timbrage des affiches, etc...

La somme totale de la liste que nous publions ici porte sur quatre semaines. La moyenne hebdomadaire de nos souscriptions n'est donc que de 128 francs. Et il nous en faudrait 300. Cela signifie que nous nous sommes endettés de 172 francs par semaine durant le mois qui vient de s'écouler. Cela veut dire que l'Insurgé marche à grands pas vers l'abîme. Tous ceux qui n'ont pas encore versé pour les souscriptions permanentes du journal et du Club, tous ceux qui ne se sont pas imposé leur contribution régulière peuvent s'inscrire d'office sur une liste qui doit porter ce titre : « Pour que meure l'Insurgé ».

Il faut choisir.

LA FEMME EST UN INDIVIDU

Le congrès féministe qui vient de s'ouvrir met à nouveau d'actualité la question de la femme et de ses droits. D'ailleurs « l'insurgé » discute depuis quelques temps sur l'égalité des sexes et je tiens à donner, moi aussi, mon opinion.

La femme et l'homme présentent des différences anatomiques qui correspondent à leur appareil reproducteur. Mais la société crée artificiellement entre les deux sexes de profondes différences psychologiques, et comme rares sont les gens qui aiment à aller au fond des choses; ces différences d'origine sociale sont prises aisément pour une dissemblance anatamo-physiologique.

Autrefois on pensait que l'étude du latin et des mathématiques devait être réservée exclusivement au sexe masculin. A la future femme il fallait une culture légère, comme son esprit. Il arrivait bien que certaines femmes intelligentes, placées dans des conditions spéciales s'élevaient très haut dans la culture telles Mme de Sévigné, Sophie Germain, Sophie Rovalewsky, etc.; mais on considérait que c'était là des exceptions et que dans l'ensemble, le cerveau féminin était irrémédiablement frivole.

Aujourd'hui toutes les jeunes filles de grande et de petite bourgeoisie, délaissant les brevets primaires, passent le bachot des potaches; elles avalent le latin, les mathématiques, la philosophie, etc., et ne s'en portent pas plus mal.

Il suffit d'aller faire un tour à la Sorbonne pour voir des centaines de jeunes filles préparer le certificat de mathématiques supérieures, l'équivalent à peu de chose près du concours d'entrée à l'école polytechnique; elles passent les examens et sont reçues en dépit de la « petite différence » qui au dire des anti-féministes doit reléguer pour jamais la femme au rôle de servante de l'homme.

Dans le monde ouvrier la guerre a révélé des aptitudes féminines qu'on ne soupçonnait pas. De gros tramways à impériales ont été conduits par des femmes « wattwomen » et ils marchaient. D'autres femmes s'en allaient, au volant de lourds camions automobiles, ravitailler pour un maigre salaire les armées du front.

Ce qui apparait à un esprit impartial, c'est que la femme est surtout une timide. « Femme, ôse être ! », s'écriait Félix Picault. La femme évidemment n'ose pas être; elle a peur de s'affirmer parce que, en raison de sa faiblesse musculaire, elle a été asservie pendant des milliers d'années.

La femme est-elle en moyenne inférieure, égale ou supérieure à l'homme ? la question est impossible à résoudre tant que l'égalité sociale des sexes, qui permettra aux femmes de donner toute leur mesure, ne sera pas réalisée.

Un professeur de Sorbonne, M. Marion, a écrit qu'à son avis la petite fille était **supérieure** au petit garçon, mais qu'il était nécessaire de limiter le développement de **son intelligence**. Pensée abominable qui justifie, avec l'oppression d'un sexe, toutes les tyrannies de classes.

La question de l'égalité ou de l'inégalité des sexes n'a pas à se poser dans une société équitable. Forts ou faibles, supérieurs ou inférieurs, les individus ont les mêmes droits. C'est à la vie à faire la sélection, non pas entre les catégories, mais entre les personnes.

Si par une trop haute idée de ma valeur physique ou intellectuelle, je me fourvoie, tant pis pour moi; je n'obtiendrai pas la situation convoitée et il faudra me rabattre vers une activité plus modeste; mais ce n'est pas aux autres à m'interdire, à priori, une fonction sociale quelconque sous le prétexte spécieux que la mode me contraint de porter une robe et non un pantalon.

Tout le féminisme tient à mon avis en un mot la **liberté**. Nul n'a le droit d'orienter de force mon activité vers un point déterminé, je suis le seul juge de mon action.

Lentement, trop lentement certes, mais sûrement la femme marche vers son affranchissement. La mode actuelle des cheveux courts et des robes courtes montre qu'elle en a assez de l'antique esclavage. Nombre de jeunes filles cherchent avec raison dans le sport un remède à une faiblesse que leurs mères considéraient comme naturelle et irrémédiable. Il en est qui n'hésitent pas à conduire un auto, laquelle leur a révélé qu'elles avaient tout de même du sang froid en dépit du dogme sur les incurables **nerfs** du sexe faible.

Les hommes sont mécontents et leur mécontentement s'affirme à tous les endroits de la politique. Sur la question de l'asservissement des femmes, le sectateur de l'Action Française marche la main dans la main avec le libertaire le plus farouche. C'est que tous deux sont des rois qui ne veulent pas être dépossédés.

Ils doivent en faire leur deuil, les femmes ne veulent plus de rois. La légende du prince charmant est périmée. Le prince charmant ne protège la femme que lorsque le danger n'est pas réel; et lorsqu'il a assez d'elle au point de vue sexuel, il la lâche, en dépit de ses pleurs.

La femme affranchie ne renonce pas à l'amour, bien au contraire. Jamais les jeunes filles n'ont autant sacrifié leur virginité que depuis le récent affranchissement féminin. Mais la femme veut l'amour dans l'égalité et non dans la servitude.

Beaucoup de féministes arguent que l'affranchissement des femmes donnera à la société des avantages tels que la suppression des guerres et de l'alcool. C'est *fort possible; mais quand bien même il n'en devrait rien être*, le féminisme resterait la vérité.

Car sa base fondamentale est la liberté individuelle.

Quels que soient ta taille, ta race, ta couleur ou ton sexe :

« Fais ce que veux ! »

Doctoresse PELLETIER.

TOUJOURS
le dénigrement de l'Ovaire !

M. Fua estime qu'il réfute au lieu d'ergoter. Je trouve, moi, qu'il ergote et ne réfute rien.

M. Colomer voudra bien me permettre de revenir sur certains points, non pour convaincre M. Fua, cristallisé dans son vieux système, mais pour que les lecteurs ne croient pas que j'ai parlé à la légère d'un sujet sérieux et que je m'éclipse quand il faut préciser.

1° L'acide urique et la kératine s'apparentent étroitement en ce qu'ils sont deux formes de l'excrétion vitale. Mon premier article n'étant pas un traité de chimie, je n'avais fait qu'y donner des indications schématiques mais suffisantes pour étayer mes conclusions. Je désignais l'ensemble des déchets organiques par le mot : acide urique, formule qui n'induisait pas en erreur puisque l'essentiel dans le débat était de montrer le rapport qui existe entre les suppléments tégumentaires et la surproduction excrémentielle. Solide ou liquide, le déchet reste **déchet**, et il n'annonce aucune « énergie de luxe » dans l'organisme, mais, lorsqu'il y est en excès, une insuffisance hépatique et rénale. La surabondance des résidus dans une machine en fonctionnement n'indique pas forcément une supériorité de la machine et du combustible. Cela peut être l'inverse. Sur l'étroite liaison existant « entre la plume et le foie », sur les particularités des femelles « mieux pourvues en foie et en rein », lire l'ouvrage de M. Frédéric Houssay, doyen de la Faculté des Sciences de Paris, ouvrage intitulé « Force et Cause ».

Quant à la liberté que l'on peut prendre de simplifier certains termes pour alléger une démonstration rapide, le savant entomologiste H. Fabre nous en donne lui-même un exemple dans le passage suivant où il parle justement de l'esthétique tégumentaire chez l'insecte et l'oiseau :

« Merveilles métalliques du Bupreste et du Carabe ; somptuosité de la Chrysomèle et du Bousier; améthyste, rubis, saphir, émeraude, topaze de l'Oiseau-Mouche et du Colibri; splendeurs qui épuiseriez le langage du joaillier lapidaire qu'êtes-vous en réalité ? — Réponse : un peu d'urine. » (Souvenirs entomologiques 6e série).

2° La fonction mellifère ou nutricière qui a pour but de sustenter les larves dans la ruche est une fonction essentiellement maternelle (suite obligatoire de la ponte chez les autres apiaires) et reste la raison des talents manifestés par l'ouvrière-abeille, véritable nourrice.

D'ailleurs, les talents liés à l'office nutricier n'ont rien de stupéfiant chez les hyménoptères puisque, dans toute la série zoologique, la maternité se révèle comme un stimulant des forces psychiques et une *cause d'action. Le génie maternel est une* réalité observable tous les jours et non un « dogme féministe » .

Et c'est là que M. Fua déraille avec sa théorie étroite et butée puisqu'il présente la maternité et ses aptitudes industrieuses et protectrices comme un « asservissement utilitaire » condamnant les femelles à la débilité mentale ! — Vieille thèse chère aux sénateurs gagas lorsqu'ils s'opposent à l'émancipation féminine, on l'a vu. — Mais un « asservissement utilitaire » comportant des facultés, des démarches, des talents, une générosité qui n'existeraient pas sans lui n'est autre qu'un motif de développement intellectuel et d'élévation morale ! C'est pourquoi j'avais écrit précédemment : la dépense qui stimule et conditionne l'acquisition, en énergétique vitale, demeure pour l'être une cause d'enrichissement psychique. Les lecteurs apprécieront.

Quant au « jeu », prétendu impossible à l'organisme maternel, il apparaît un apanage femelle aussi bien que mâle. Les chattes, les chiennes, etc..., jouent fréquemment et avec un plaisir manifeste.

3° M. Fua qualifie la parthénogenèse de « mot sonore » et me rappelle qu'il faut « être deux » pour engendrer. Non pas dans les cas de parthénogenèse où précisément, la femelle reproduit, **seule**, l'espèce. Et cela est un fait, non un mot ou un dogme.

Enfin, si j'ai opposé, en plaisantant d'ailleurs, une éventuelle cité féminine à une éventuelle cité masculine, ajoutant que la première seule pourrait durer, il était sous-entendu que les descendants, filles et garçons, resteraient avec les mères, puisque je spécifiais : « la maternité est le seul principe constitutif de la famille ». C'était une façon de rappeler que cette maternité où l'on ne veut voir qu'une cause « d'asservissement » et d'inaptitude est, au contraire, civilement même, un avantage, et que si l'homme s'est approprié la femme ce fut en vue de profiter de cet avantage qui lui donnait un moyen de généalogie et de succession privées. Ce n'est donc pas « l'incapacité » liée à l'enfantement qui a valu à la femme sa sujétion, mais au contraire, le profit qu'apporte à l'individu le fait d'avoir des rejetons, profit annexé par le mâle dans le passé.

Mais naturellement, on aime mieux feindre de ne pas comprendre pour n'avoir pas à confesser que l'homme a exploité la femme ,comme les vainqueurs ont exploité les vaincus de guerre quand ils en ont fait leurs esclaves. Méthode qui a instauré nos hiérarchies sociales. Mauvaise méthode qui a fondé le droit sur la force brutale. Or, ce que je réclame, c'est la libération de l'individu, sans distinction de sexe, de peau, de poil et de taille ! Et c'est justement ce que veulent éviter tous ceux qui nous font passer pour imbéciles afin de justifier notre minorité.

Adrienne SAHUQUE.

UN POÈTE

Je me souviens que je fus, certain soir, bougrement embarrassé par une demande d'André Germain. A une soirée où nous nous rencontrâmes, il me posa, à brûle-pourpoint, ainsi qu'à quelques amis, cette question : « Quel est, à votre avis, le plus grand poète contemporain ? »

Je fus sur le point de lui dire que c'était Maurice Bataille, dont je venais de rééditer le superbe « Chapeau de velours ». Mais je ne soufflai mot. Et la conversation continuant, j'entendis qu'il était question d'être pour ou contre Paul Valéry. J'ignorais ce poète — et je l'ignore encore — totalement.

Mais comme d'aucuns le tiennent pour le plus grand poète moderne, il sied de réserver notre jugement jusqu'à ce que nous ayons lu ses chefs-d'œuvre !

⁂

D'autres fois, des amis me dirent : « Que préfères-tu : les vers libres ou les vers réguliers ? »

J'avoue que je préfère écrire en vers libres (qui ne sont pas des vers, si vous le voulez : je ne tiens pas essentiellement à ce nom !) Mais il est des vers libres qui m'horripilent. Des vers réguliers aussi d'ailleurs !

Seulement, quand Bataille chante :

Ne sois qu'un Homme !
L'art se meut dans le fait de manger une [pomme,
Dans le geste penché d'une mère offrant [son lait,
Tes mouvements sont des poèmes
Plus vivants et plus vrais que tes vaines [paroles...
Le poète est celui qui se tait, fou de vivre!
L'artiste est celui seul qui fait bien ce [qu'il fait !

ou quand il clame :

Oui, c'est vous que j'affronte, images ado- [rées,
Idoles dont la gloire avilit mon bonheur,
Vertu, Devoir, Honneur, dont les chaînes [dorées
Blessent mon être faible et font gémir mon [cœur !
Car le mensonge brille à votre diadème,
Et la souffrance chante, et le crime sourit,
Car je me sens meilleur que cette Bonté [même
Dont le mal se recouvre et le faux se nour- [rit !

je ne sais pas bien quelle page je préfère.

⁂

Ceci pour expliquer que je n'ai pas d'idées préconçues en matière de poésie. Je ne prétends pas non plus à l'infaillibilité. Mais, à l'appui de mes jugements, je citerai des exemples qui vous amèneront peut-être, ami lecteur, à être de mon avis.

La librairie Crès et Cie (21, rue Hautefeuille, Paris-6e) vient de publier un beau livre de vers : « Paralipomena », de Théo Varlet. J'ai déjà parlé, dans ce journal, de Varlet conteur et romancier : il s'agit aujourd'hui du poète.

Du grand poète, devrais-je dire. Le premier ? Je ne sais. Et, à vrai dire, j'avoue que je n'ai pas la fatuité de prononcer des jugements aussi absolus. Mais grand entre les grands. Cela, oui.

J'ai copié dans ce recueil et ferai reproduire par l' « Insurgé » le poème « Par les routes ». A vrai dire, ce ne fut pas ce poème-là que j'avais en vue d'abord pour la reproduction. Il y avait « Sieste » :

Devant le golfe, mer héroïquement bleue
Qu'exaspère, écran vert, un pin, de son [branchage,
Au plein soleil sculptant ma chair en corps [heureux
Et nu, et fauve, et de lumière corrodé.

. . . . . .

Il y avait « Asile » :

. . . . . .

Aux jours affreux de cette cannibale His- [toire,
Parmi le ralliement des sinistres mots [d'ordre,
Seuls avec notre amour, nos souvenirs et [l'Art,
C'est ainsi que, réduit à des écus bien [rares,
Les chers amis enfuis comme des feuilles [mortes,
Suspects de pensée libre et de vivre à [l'écart,
Notre couple, échappé aux haines du [troupeau,
Et, peut-être, sauvant, au plus juste, sa [peau,
Règne sur les trésors de nos esprits ju- [meaux

Il y avait, superbe, ce « Spinoza » :

. . . . . .

Celui-là seul peut devenir un homme, libre
D'illusions et d'aveugles désirs,
Qui, sans prétendre à leurs hypocrites ver- [tus,
Par un effort d'ascète opiniâtre,
Coïncidant avec l'essentiel Effort,
Poursuivra ce seul But :
Connaître.

. . . . . .

Il y avait surtout, inoubliable celui-là, le « Non serviam » :

Depuis des siècles que ça dure,
La vie à mes pareils est toujours aussi dure

Il y aura toujours, toujours,
Au village comme à la ville,
La vie quotidienne et la routine vile,
L'envie hideuse et l'hypocrite calomnie
Contre tout esprit libre soupçonné de gé- [nie :
Il y aura l'unanime haro
Sur les originaux
Qui ne révèrent pas les choses comme il [faut :
Le café du Commerce et les journaux lo- [caux,
Les préjugés sacrés et la routine ancienne;
Qui, se croyant trop supérieurs, ne fré- [quentent
Le salon du notaire et de la pharmacienne,
Qui se raillent des questions les plus im- [portantes,
Et ferment aux avances les plus respecta- [bles
Leur salon et leur table.

Il y aura les patriotes de village
Pour qui ma lampe studieuse
Est, à l'heure où l'on dort, un phare d'es- [pionnage...

Hélas ! Et la place ! ! Ces beaux poèmes qui emplissent plusieurs pages du volume, où les caser dans ce journal ? J'ai dû me résoudre à prendre l'un des plus courts, sinon des plus caractéristiques.

Et je m'aperçois qu'à citer quelques lignes seulement des poèmes aimés, lus et relus depuis la réception de ce beau volume, les colonnes s'emplissent et la place diminue. J'aurais pourtant voulu montrer comment ce poète septentrional, transplanté en Provence, a su goûter le ciel pur et la mer bleue de ce beau pays méditerranéen, sans toutefois oublier sa Flandre natale, ce pays gris qu'il déteste lorsque le destin l'y maintient trop longtemps :

Au long des fils télégraphiques lourds de [suie,
Les rails, unique espoir du paysage gris,
Vers l'horizon de la plaine odieuse, fuient
L'ennui à pleins goulots des cheminées de [Fives.

Qu'il ne tarde pas à aimer lorsqu'il en est éloigné trop longtemps :

J'entends les peupliers au long des canaux [droits,
Interminablement houler dans le noroît
Qui fouette le dos rond des poussives bé- [landres
Et miaule, en mal d'ennui, à travers la [maison
Où je voudrais revivre, opaque et morne [Flandre,
Un soir, comme autrefois, de tes tristes [saisons.

Car Varlet est un insatisfait, toujours en quête de nouvelles jouissances, toujours désireux de faire rendre à cette courte vie tout ce qu'elle peut fournir de neuf à son infatigable curiosité :

Ah ! depuis trop longtemps mes désirs [contentés...
. . . . . .
Mon cœur est une gare obsédée de silence
Où, Tartarin paré pour d'épiques partan- [ces,
J'attends, guettant toujours mêmes fugaces [feux...
. . . . . .
J'ai compris la folie de prétendre,
Par l'art, ou l'héroïque, ou autres auréoles,
Vivre, mort, aux mémoires étrangères des [hommes
Qui vont, dans quelques siècles — de- [main ! — se confondre,
Espèce révolue, aux empreintes fossiles
Du dinothérium et du plésiosaure,
Tandis que le soleil, ignorant de leur sort,
Choit au vide éternel avec la Galaxie.

J'ai compris qu'un instant de ma vie cons- [ciente
Vaut plus qu'un hosanna futur d'huma- [nité...

J'aurais encore tant à glaner dans ce précieux recueil. Telles condamnations, sans appel, de la dernière Boucherie, « Consentement universel des lâchetés », « L'unanime peste », etc., etc. Telles pages inoubliables sur la Suisse :

« Pays neutre, moral, trilingue et calviniste » que, bien entendu, Varlet abhorre (et je songe à telles imprécations de Guilbeaux, à tel poème de Charles Rochat).

Il y a aussi, toujours, ce « Non serviam », et je voudrais rappeler que Varlet, ne pouvant supporter l'infecte caserne, sut jadis déserter !

Mais il faut me borner là. Non sans louer l'éditeur qui, pour un prix relativement modique (vingt francs), donne, sur de beau papier vergé pur fil, tiré seulement à 550 exemplaires, un véritable régal de bibliophile. Et en même temps, ce qui ne gâte rien, l'œuvre d'un « grand poète » !

Maurice WULLENS.

Libres Propos

Les partis les plus violents deviennent d'une telle mollesse, que les tyrans — quels qu'ils soient — coulent en paix des jours heureux. Or, cette semaine, un homme a réveillé les énergies endormies en abattant froidement le général Petlioura, ancien dictateur de l'Ukraine. Je sais que beaucoup vont me dire qu'un tyran abattu en suscite vingt autres. C'est une erreur, la peur de mourir — même quand on fait exterminer journellement des êtres humains,—calme énormément les appétits sanguinaires de ceux qui auraient l'intention de se croire envoyé de Dieu pour supprimer les gens.

En l'occurrence, Petlioura est un ambitieux, qui n'hésita pas, pour établir sa fortune personnelle à faire massacrer des centaines de mille de pauvres Juifs. On pilla leurs biens, on viola leur femmes, et puis un beau jour, comme malgré tout cela la fortune est contraire, on arrive à Paris pour y continuer par la plume l'extermination totale de la race exécrée. Par une matinée de mai, on apprend le succès foudroyant du compère Pilsudski et l'on croit pouvoir recommencer les massacres interrompus en allant retrouver l'ancien compagnon d'aventures. Seulement la justice veille, elle a pris la forme du petit horloger Samuel Schwartzbar et elle fait les cent pas devant la porte du petit restaurant où déjeune le dictateur-bourreau. Son âme est compatissante. Comme les premiers jours, une femme et une fillette accompagnent Petlioura, l'homme ne tire pas, mais le 25 mai, le général sort seul du restaurant, le destin a choisi son heure, les Juifs sont vengés et un cadavre roule dans le ruisseau.

On nous a habitués à admirer les hommes qui, dans l'histoire, vengèrent leur peuple de l'asservissement de l'étranger en tuant le tyran. Je demande donc pour Samuel à Schwartzbar, la même faveur, car son acte pourra faire réfléchir les futurs dictateurs qui préparent notre asservissement ou certains responsables de la guerre mondiale qui essaient, à l'heure actuelle, de s'excuser de leur culpabilité en publiant de gros volumes de souvenirs mensongers.

SPARTACUS.

Petite Correspondance

Marcel WULLENS. — Comme tu dis en concluant : nous sommes d'accord. La science, comme tout, est la meilleure ou la pire des choses selon qu'elle est en bonnes ou mauvaises mains.

Je comprends que ton intention n'était pas de me contredire mais de mettre un point sur un i par égard pour les moins compréhensifs.

E. FOURNIER. — **Bis repetita.** — Toi aussi, l'histoire des langues d'Esope ? Pourquoi n'avoir pas dit cela en quelques lignes, comme Wullens ? Moi qui n'arrive pas à trouver le temps d'écrire tous les articles de portée pratique qui me sont demandés, je me demande comment des camarades trouvent encore du temps pour pondre deux colonnes... sur l'article d'un autre. Il faut que la religion de la palabre vous démange terriblement.

Raoul Odin religieux, adorateur de la science. C'est drôle. Et cela prouve que l'on peut lire et entendre une ou deux fois par semaine le même homme sans le connaître. Lis dans le dernier numéro du « Semeur » mon article sur les religieux, tu me connaîtras un peu mieux.

Libre à toi de croire que l'ignorance et le crétinisme sont préférables au savoir ; quitte à passer pour un religieux, voire à l'être, je professe l'opinion opposée.

Quand je parle de religion c'est que je connais le mot et l'objet et je souhaite à tous mes camarades d'être aussi renseignés et aussi vaccinés que moi quant à cette maladie... Mais je ne leur souhaite pas de se former à l'école qui fut la mienne.

Abjure, camarade Fournier, la religion des controverses, elle ronge les foyers anarchistes et les neutralise.

Soyons pratiques.

Je m'entête dans mon hérésie : **les hommes des laboratoires sont les vrais revolutionnaires.** Quand nous serons assez intelligents pour nous servir des armes qu'ils nous offrent, nous aurons fait plus pour la **Révolution des individus** qu'en versant des flots d'encre et de salive.

Fraternellement,

Raoul ODIN.

Pendant la guerre civile

Les prisonniers qui avaient été faits au cours des combats arrivaient sur des plate-formes de wagons découverts. Quelques soldats, baïonnette au canon, les gardaient. Certains captifs avaient les mains attachées derrière le dos ; mais, généralement, leurs membres demeuraient libres.

Ils avaient des regards paisibles, comme des gens résignés qui attendent sans émotion la fin d'un long voyage, et il était bien rare que l'un d'eux cherchât à s'évader. C'était justement à ceux qui avaient commis quelque geste inconsidéré d'émancipation que l'on attachait les mains derrière le dos.

Il était défendu de leur parler ou de leur donner à manger ou à boire. Pourtant, ils devaient avoir bien faim et bien soif, ces pauvres gens, car il y avait souvent plusieurs jours qu'ils se trouvaient ainsi sur les wagons.

Une fois, un soldat qui avait bon cœur donna sa cigarette tout allumée à l'un d'eux qui le regardait fumer avec un grand air d'envie qu'il ne parvenait pas à dissimuler. Mais un sous-officier apparut tout de suite et, d'un furieux coup de poing dans la figure du prisonnier, il écrasa la cigarette qui ne pouvait plus maintenant servir à rien, tant elle était abîmée.

Le prisonnier saignait beaucoup de la bouche, à cause du coup de poing qui lui venait du méchant sous-officier, mais il n'osait pas essuyer son sang, parce qu'il pensait que l'autre l'aurait peut-être frappé encore et que cela lui aurait fait bien du mal une fois de plus.

Des moujiks qui avaient un peu de terre à eux qu'ils voulaient conserver et qui, pour cela, détestaient la Révolution, disaient que les bolchevistes étaient tous des cochons. Ils invectivaient contre les prisonniers, leur crachaient au visage et leur lançaient des pierres. Ils disaient aussi que les soldats de l'Armée Blanche, s'ils avaient été honnêtes, n'auraient pas dû laisser vivant un seul de ces coquins.

Les gens de bon sens qui, malgré tout, conservaient un peu de pitié tout au fond d'eux-mêmes, disaient que l'on aurait dû fusiller les prisonniers tout de suite plutôt que de prolonger leur triste agonie en les faisant voyager pendant une semaine entière. Mais c'était là une tactique savante des officiers de l'Armée Blanche, qui ne les faisaient assassiner que par petits paquets, de loin en loin, quand le train qui roulait très lentement arrivait dans un village. Les officiers pensaient qu'après avoir assisté aux exécutions, les moujiks auraient peut-être un peu moins envie de s'enrôler dans les troupes révolutionnaires.

Quand le train s'arrêtait dans un endroit qui semblait propice aux officiers, on faisait descendre quelques prisonniers de leur wagon et on leur confiait des pelles et des pioches. Ils devaient alors se mettre à creuser tout de suite la fosse dans laquelle ils seraient enterrés. Ceux qui ne travaillaient pas assez vite recevaient des coups de crosse de fusil dans le dos et dans le ventre. De temps en temps, on les piquait même un peu avec la pointe des baïonnettes pour faire rire les officiers et pour les encourager à se hâter dans leur besogne.

Si un pope se trouvait sur les lieux, il récitait la prière des agonisants. Les prisonniers, eux, tournaient le dos à la fosse qu'ils venaient de creuser et les soldats qui devaient les fusiller attendaient pieusement, le fusil prêt à partir, que le pope ait terminé sa prière.

Après cela, le sous-officier de service à l'exécution commandait de tirer, et les prisonniers, criblés de balles, tombaient à la renverse, chacun à son tour, au fond de la fosse. Quelques-uns tombaient aussi à plat ventre et on les poussait dans la fosse à grands coups de botte, même s'ils n'étaient pas tout à fait morts.

Les paysans, qui avaient été contraints d'assister à l'exécution, devaient venir combler les fosses quand tout était fini. Le moujik qui refusait de faire ce travail était percé de coups de baïonnette et on le jetait ensuite dans le trou avec les autres, comme une bête crevée.

⁂

Parfois, les soldats de l'escorte s'amusaient un petit peu avant de tuer un prisonnier. Celui-là était mis à part pendant que l'on massacrait ses camarades.

Lui, on le faisait asseoir dans une fosse peu profonde et on lui mettait de la terre sur tout le corps. Sa tête seule demeurait à l'air libre. Les soldats exerçaient leur adresse sur cet homme enterré vivant. Il s'agissait de tirer des coups de fusil tout autour de sa tête sans le tuer. Il arrivait qu'une balle lui arrachait une oreille. Des soldats le visaient aussi de profil et lui faisaient sauter le nez ou les dents, histoire de rire.

Quand les soldats s'étaient assez diverti à ce jeu, ils fracassaient le crâne du patient à coups de crosse de fusil ou bien encore avec de grosses pierres. Lorsque leur victime était morte, les soldats s'en allaient sans recouvrir sa tête de terre, afin que les habitants du village pussent se rendre compte de ce qu'il en coûtait à un homme de s'enrôler dans l'Armée Rouge.

Brutus MERCEREAU.

L'ÉDUCATION

(Aux autodidactes)

Jusqu'à un certain âge, je me suis abstenu d'aborder autant que possible les livres, surtout les ouvrages philosophiques. C'est qu'intuitivement le savoir pour lui-même m'indifférait, je ne l'aime que pour la jouissance qu'il me donne. Or lorsque dans les premières années viriles, mon individualité se formait, je voulais qu'elle cadre le plus exactement possible avec mes instincts ; et je ne tenais pas à ce que cette formation soit viciée, faussée, détournée par la lecture de pages philosophiques, si séduisantes soient-elles.

Maintenant, mon individualité cadre à peu près avec mes instinct, j'évite ainsi dans l'exercice de ma vie les heurts entre ces deux puissances intimes (individualité acquise et individualité instinctive) et j'éprouve le maximum de jouissances que m'apportent les événements et que je conquiers sur eux. Et quand je trouve dans mes lectures des pensées favorites, je jubile comme si je venais de retrouver un bon copain perdu de vue depuis longtemps. Lorsque au contraire, ce sont des idées inconnues ou hostiles, je possède une plus large base pour les apprécier, les discuter, je ne les crains plus, je puis les aborder avec la sérénité du sage et non plus avec l'appréhension de l'explorateur ou la naïveté de l'écolier. C'est moi au complet qui me trouve en face d'elles, un être en face d'un autre, et non un élève en face d'un maître. Les idées de l'autre peuvent m'être un enseignement ; mais je les adapte à moi et non moi à elles. Voilà le grand point : arriver à se former une personnalité capable de contrôler sans l'entraver l'assimilation chez elle des idées des autres.

Il n'est donc pas étonnant que je trouve qu'à l'heure actuelle on met la charrue devant les bœufs. Les enfants, les adolescents avides de savoir dévorent de multiples livres, faussent leur propre esprit, se forment une individualité factice en dehors de l'entendement de leurs instincts : individualité qui le plus souvent se trouve en opposition avec ces instincts (malheureuse dualité dans la vie) ou qui, tout simplement, annihile ceux contraires à l'éducation puisée (appauvrissement de la vie). Comme il faudrait un individu extraordinairement marquant pour résister, ce n'est alors plus l'individu qui assimile des connaissances, mais les connaissances qui façonnent l'individu. C'est ainsi que l'ont compris les maîtres des états modernes en décrétant l'instruction scolaire et post-scolaire obligatoire, en encourageant les mouvements éducatifs ; ils façonnent les cerveaux avant que ceux-ci soient **individualisés** et forment ainsi de bons citoyens, principale garantie de bons et forts gouvernements.

Ces constatations permettent de crier casse-cou aux jeunes camarades studieux : n'étudiez pas tant dans les livres, ne cherchez tel passage que lorsque vous éprouvez le besoin de le lire. Jusqu'avant 25 ans, mêlez-vous surtout à la vie, à la nature, aux êtres : ouvrez les yeux, les oreilles, l'intelligence à ce qui se passe autour de vous ; faites de nombreuses expériences faciles ; épousez un moment en amateur, en dilettante, une idée, une théorie et suivez son développement dans la vie de tous les jours autour de vous. Ne vous analysez pas trop, ce qui contrarierait le travail formidable qui se passe dans votre inconscient et qui échappant à votre contrôle vous forgera une individualité selon vos instincts, travail constructif, strictement individuel, indispensable pour atteindre la plus grande jouissance de la vie.

En somme, expérimentez le plus diversement possible, laissez à votre inconscient le soin de dégager les conclusions profondes de ces activités. Et lorsque vous ne sentirez plus la « nécessité d'expérimenter », lorsque vous vous apercevrez que vous avez votre assise personnelle, vous pourrez ouvrir avec profit tous les livres que vous voudrez. Ils ne vous assassineront plus. Vous pourrez confronter avec les vôtres les conclusions des auteurs sur des expériences semblables aux vôtres : plus tôt, vous auriez faussé le travail de votre inconscient en y apportant les conclusions toutes faites de vos bouquins. Et il y aurait eu alors bien des chances pour que vous deveniez un homme très différent de celui que la Nature avait mis en votre corps, autrement dit pour que vous perdiez votre originalité. Et ç'aurait été tant pis pour vous.

Se former d'abord, aborder Comte, Kant, Nietzsche, Stirner, Spencer, Ryner ensuite s'ils vous intéressent encore. Certes, il pourra manquer à vos conceptions le patois philosophique, les phrases mal digérées que beaucoup de copains sortent pour s'ébahir en même temps qu'ébahir la galerie. Ça vous amusera parfois, ça vous embêtera aussi peut-être. Mais ça ne vous empêchera pas de les aimer, ces bravés types, ce n'est pas de leur faute, c'est celle de l'éducation à rebours qu'ils ont reçue et des bouquins qui ont failli les assassiner.

RAISONNEUR.

Les débats du Club

Le Problème sexuel

du point de vue scientifique et social

Ce fut une séance hautement éducative.

Mlle Marguerite Guépet l'inaugura par une remarquable conférence qui traita à fond le sujet devant un auditoire particulièrement attentif.

Mlle Marguerite Guépet fit tout d'abord une profession de foi dans laquelle elle se défendit de la prétention de résoudre un problème aussi important, aussi complexe que le problème sexuel, à elle seule, d'une façon définitive et absolue, mais prétendit, par contre, exposer des vérités primordiales concernant ce problème.

Elle posa en fait que le sexualisme a pris dans la société actuelle une importance à la fois excessive et insuffisante.

Excessive parce qu'elle a pour résultat d'absorber la plus grande part d'énergie que possède l'individu, de gaspiller des forces qui, mieux dirigées, produiraient de tout autres effets ; qu'il n'y a à la base de toutes ces agitations sexuelles aucune création spirituelle ou corporelle, à part quelques rares exceptions, mais plus particulièrement un égoïsme veule et stérile.

Importance insuffisante, car le sexualisme est à la fois la vie et ce qui détermine la vie. L'acte sexuel, le plus important acte humain qui soit, est mal compris parce que mal étudié et mal expliqué.

Elle fit ensuite la critiques des quatre formes d'existence que la société propose aux individus : mariage, prostitution, célibat, union libre.

Le mariage, basé sur une association d'intérêts superficiels, presque d'intérêts d'argent, obligeant des individus différents de sexe et d'éducation à vivre ensemble d'une vie de détail, sans une période d'essai concluante ; le mariage, institution humaine basée sur un raisonnement mais non sur une connaissance et sur l'expérience, est appelé à sombrer comme toute institution fausse.

La prostitution est un véritable défi à l'hygiène et à la justice, parce que n'obligeant que les femmes à la visite médicale et leur corps servant au seul plaisir du mâle dont les besoins sexuels sont d'autant plus grands qu'ils sont moins naturels.

Le célibat est une contrainte pour la femme ardente ou aimante qui doit garder en elle et refouler ses besoins de tendresse et de saine volupté. Il dégage l'homme de ses responsabilités de père et en fait un être désemparé, privé du havre d'un foyer lui permettant de se reposer de ses activités journalières.

Dans l'union libre, aucune garantie n'est donnée à la maternité, et l'amour furtif ne peut contenter les délicatesses naturelles de la vraie femme, plus conservatrice, moins portée au changement que l'homme.

Mlle Guépet pose en principe que l'on ne peut résoudre la question sexuelle que par la connaissance de l'être humain et la connaissance de l'être humain que par l'étude de sa physiologie, laquelle détermine la psychologie.

Les deux êtres humains, l'homme et la femme, se ressemblent sur tous les points, puisqu'ils parlent, sentent, aiment, agissent également, sauf sur un seul : le sexe.

La physiologie particulière de l'homme le faisant dépenser le principe nerveux dans l'acte sexuel, incite celui-ci à une *extériorisation* de vie physique et intellectuelle plus grande que la femme ; mais, en vertu de cette propension à l'activité, conduit l'homme aux excès sexuels, lesquels sont pernicieux à tous points de vue. Non seulement l'homme amoindrit sa santé physique par ces excès ; mais, en vertu de ce que, chez lui, le même principe alimente la fonction sexuelle et intellectuelle, s'il brûle la chandelle par les deux bouts, il détruit son équilibre cérébral. De fort, il devient brutal ; d'actif, il devient instable ; de sensuel, il devient jouisseur ; d'entreprenant, autoritaire ; de raisonneur, il devient sceptique, etc... En résumé, sa psychologie devient d'autant moins normale et saine que sa physiologie est moins normale et saine. Rapportant tout au sexe, il considère l'amour comme le moyen permettant l'accouplement physique — l'amour est chez l'homme plus particulièrement sensuel — *senti par les sens.*

La femme est aussi différente de l'homme psychologiquement qu'elle l'est physiologiquement. Dans la dépense sanguine qu'elle fait mensuellement, elle s'affaiblit un peu physiquement, mais garde en elle le principe nerveux qui lui communique une grande force morale.

En vertu de la dépense sanguine — donc motrice — elle est moins portée que l'homme à une dépense extérieure de vie physique et intellectuelle ; elle fait une rentrée en soit, une *intériorisation*, et n'éprouve pas autant que l'homme le besoin d'extérioriser ses pensées.

Répondant à ceux qui arguent de l'infériorité de la femme, je précise : l'homme porte son intelligence à la façon de ses organes génitaux, c'est-à-dire *extérieurement;* la femme porte son intelligence à la façon des siens, c'est-à-dire *intérieurement*, et, de l'avis de tous les joailliers, les plus belles perles sont dans des écrins.

La femme, d'ailleurs, sait sortir ces perles à l'occasion, quand il s'agit de manifester sa maternité humaine ou spirituelle.

Elle a une conception de l'amour différente de celle de l'homme : l'amour féminin, c'est l'amour sentimental *senti par la mentalité*, communion des cœurs et des âmes.

Mais les excès sexuels n'ont pas de conséquences désastreuses que pour l'individu, ils en ont également pour les sociétés.

Une société étant un composé d'individus, si ceux-ci ont détruit leur équilibre individuel, l'équilibre social est détruit, c'est l'avis des docteurs Caufeynon et Héricourt, qui prétendent que les « dégénérescences sociales marchent de pair avec le gaspillage des richesses génésiques » et que « la servitude des âmes est préparée par l'énervation et la perte des mœurs ».

Dans les siècles corrompus, les grands hommes sont rares. Jean-J. Rousseau prétend que les désordres du premier âge font dégénérer les hommes, les traite de vils et lâches et leur accorde de petites âmes quand ils se livrent aux excès.

Pour remédier à ces effets désastreux, Mlle Guépet préconise une morale, non pas la morale religieuse, qui dit ignorance et compression, mais la morale scientifique, qui dit connaissance et modération. Pas de règle uniforme, mais le connais-toi toi même » et, *en principe*, espacer les rapports sexuels de plusieurs jours. Cette morale s'adresse non pas à la *crédulité* de l'homme, mais à sa *raison*. Elle *explique*, ce que ne faisait pas la morale religieuse. Les détraqués sexuels sont des *obsédés* malades de l'imagination.

Et elle conclut en faisant allusion au mode d'existence répondant à la psychologie différente des deux sexes, ce qui fera le sujet d'une séance ultérieure, ainsi que le moyen d'empêcher le gaspillage génésique. Nous devons, dit-elle, nous émanciper humainement, c'est-à-dire de nos instincts, en faisant de la nature non pas une esclave ou une ennemie tantôt comprimée, tantôt excédée, mais une alliée consciente, une véritable amie.

Frédéric Fua bondi à la tribune pour la contradiction. Selon son habitude il fut un méprisant critique de l'activité féminine. A son avis le sage, l'homme d'action utile n'a qu'une alternative : ou le pluralisme sexuel auquel son esprit ne doit pas participer — ou l'abstention sexuelle absolue.

Fuat préconise cette dernière attitude qui, dit-il, n'exclut pas la jouissance en communion avec la nature.

L'abbé Viollet applaudit à la plupart des termes de la conférence de Marguerite Guépet. Il prêche la maîtrise de soi et l'amour spirituel qui demandent qu'on sache imposer silence à la sexualité instinctive.

Le pasteur Segond, plus libéral, croit que l'on peut concilier la vie sensuelle et l'honnêteté du cœur.

André Colomer reproche à tous les orateurs de ne pas avoir fait suffisamment confiance aux instincts de la vie, à l'activité sensorielle. Evidemment l'individu ne doit pas se laisser dominer par ses sens, en être l'esclave, mais il ne peut vraiment atteindre à la maîtrise de soi-même, à la possession de soi-même que par le libre jeu des sens dont il convient de réaliser l'harmonie au cours de notre existence.

C'est l'expérience seule qui peut nous faire atteindre à la conscience. Le meilleur moyen de ne plus être à la merci des instincts qui nous font vivre, c'est encore de les satisfaire pleinement.

Ne tuons pas en nous la bête, nous nous tuerions nous-même. Mais permettons-lui de ne plus être féroce en l'assouvissant, en la conduisant, en l'illuminant de pensée.

Dignité

Devant la force de ce grand scrupule qui donne à son possesseur la fière attitude qui le hausse jusqu'au sommet de la vie, les gens à galerie sont souvent frappés du remords qui abaisse (pour quelques instants seulement) leur ambitieuse vanité. Mais, hélas, bien vite, réapparaît ce besoin de se montrer et d'épater les « autres ».

Dignité ?... Vieille relique qui sert à couvrir les taciturnes qu imarchent la tête haute sous les voûtes de l'emprise sociale au risque de subir le choc qui les renversera.

Savoir conserver cette pudeur virile qui vous fait comprendre les chuchotements, qui émanent des gens dits d'élite (quelle élite !) et des aboyeurs de loin, savoir ce rire de ces « frégoli » et de ces petits roquets qui ne savent que se transformer laidement et montrer les crocs traîtreusement, c'est ne pas faiblir devant la vérité et se découvrir — très humblement — devant la dignité.

Pouvoir donner à sa volonté la suprême puissance qui sait maîtriser les élans impulsifs qui, dans leur course affolée, détruiraient toute la belle construction intérieure que le silencieux a bâtie, c'est apporter à son être la preuve de sa supériorité spirituelle.

Gens qui ne savez et ne voulez que paraître, méfiez-vous des sans-ressources spirituelles, qui se collent comme des sangsues à vos flancs, car, demain, tentés par les cajoleries des nouveaux comédiens, ils sauront vous conspuer et vous déchirer.

Dignité ?... Grand secret des âmes hardies et douloureuses. Noble fierté qui n'a rien à voir avec l'orgueil dangereux qu'affiche le dandy extérieur et le vulgaire bluffeur, mais qui cache dans ses réserves — suivant les état d'âme — et la sérénité et l'amertume.

Dans les jours de gaîté, dans les jours de tristesse ; aux moment où s'enregistrent aisément les grandes victoires intérieures, aux heures où se **sentent** profondément les perfides attaques extérieures, sachons garder cette glorieuse confiance en **soi-même** qui doit, tout en nous dégageant du néfaste terrain des préjugés, nous empêcher de sombrer dans l'affreuse vilenie.

Salut à ceux qui savent garder pour eux-mêmes les échanges intimes que se font dans un instant de lucide enthousiasme les âmes emballées.

Honte à ceux qui, sans richesse intérieure, vont, de ci, de là, jetant en plein commun ce qui doit rester confidentiel !

A. BAILLY.

La Naturalisme

Source d'humanité

De toute Société, seule la Société humaine est dévoyée, anormale et avec une rapidité, sans cesse accrue, va à sa perte par la déchéance physiologique de l'homme, fatalité dont bénéficiera l'Animalité, la paix terrestre.

G. BUTAUD.

J'ai dans un précédent article essayé de faire ressortir l'erreur dans laquelle se cantonne le camarade qui, étant omnivore, se croit obligé à la vie carnée ; je disais qu'il serait bon d'étudier si l'opportunisme gastronomique d'adaptation à ce qui s'absorbe, doit trouver place devant l'examen de la nourriture naturelle assimilable et génératrice. Il est bien entendu que le mot gastronomique est pris dans le sens où le fameux Brillat-Savarin écrivait sa physiologie du goût, en opposition probablement à l'ouvrage double de Rabelais Gargantua-Pantagruel. (Père et fils).

Il est bien entendu que de nombreux camarades ont compris leur devoir à ce sujet, mais les cas pathologiques y afférent sont si nombreux et pitoyables au point de vue surtout, de production sexuelle qu'il est, à mon avis, un devoir de premier ordre d'aider, dans la mesure du possible, la médecine végétalienne qui veut bien entrer courageusement en lice.

Je tiens à déclarer, tout d'abord, que je repousse, à priori, tout sectarisme de quintessence et entre franchement dans la voie de la conciliation qui admet le végétalisme végétarisé, qui permet à chaque individu de faire examen sur lui-même. La nature a-t-elle fait l'être à son image physiologique? L'affirmative s'impose pour tout être sensé; pourquoi l'homme est-il dominé par l'homme : pour la seule raison, me dira-t-on, que de temps immémoriaux, l'être a été opposé à l'être, mais c'est là une conclusion vraiment trop simpliste et les causes profondes de cet état de choses résident, à mon avis, dans un manque d'examen imputable à l'individu ; les Gaulois valaient un Vercingétorix, les Romains un César ou autre pseudo-tribun quelconque, mais ils les supportaient par absence psychologique inhérente à un état physiologique mauvais, déprimé; la science ethnique nous donne ces fameux Gaulois comme absorbant la viande, même crue, et l'histoire en fait de fameux guerriers. Les Romains, non seulement, conquirent la Gaule, mais voulurent étendre leur domination sur une grande partie du territoire, ces gens-là avaient du génie, les preuves nous en sont données, ils se laissaient conduire par la bande des César, Tibère, Néron et tutti-quanti, qu'ils croyaient être leurs supérieurs et qui, en réalité, n'étaient que des sanguinaires qui engendrèrent les fameux Borgia, assassins noirs de leur époque. Les raffineries de cruauté de tous ces tyrans viennent en parallélisme avec une vie de débauche honteuse, provenant de la bonne chère. Passons un peu, aux huit guerres de religion, qui plongèrent l'humanité dans un lac de sang résultant des assassinats multiples et des guet-apens abominables dont la célèbre Saint-Barthélémy fut l'apothéose rouge. Arrêtons un instant notre pensée sur cet état de chose qui perdurait toujours en mal et qui refoulait bien loin l'idée d'étude du naturel dans tous les domaines et nous donna des suites si édifiantes, dans un François Ier, que l'histoire nous donne comme un homme de haute valeur.., de conquérant, qui, de complicité avec Charles-Quint, fit fournir au peuple soldatesque une belle page d'histoire honteuse ; le premier nommé de ces deux coquins, fut, très à propos, pris pour type du livre Rabelaisien: Gargantua; l'homme de haute valeur s'affirmait. Le Napoléonisme qui vint, gentiment, corroborer tout ce beau travail est bien digne de ses devanciers et préluda fort bien à ce que nous assistons de nos jours ; le peuple courageusement suivait son tyran au prix d'une pseudo liberté qui, pour le moins, était assez macabre. Pour qui sait lire, il est facile de se rendre compte de la vérité qui sortait de la bouche de Frédéric II qui, lorsque Voltaire lui faisait remarquer la tenue impeccable de ses hommes, eut cette douce réponse : « Ceci est vrai, mon cher maître, mais si ces hommes se mettaient à réfléchir, l'armée allemande aurait-elle existé ? Eh bien, à mon avis, il faudrait bien souvent méditer les paroles du grand guerrier, les prendre à notre compte, une bonne fois, et les ayant mûrement réfléchies, l'être humain pourrait se placer

courageusement en face de la Trilogie du grand penseur : d'où vien-je, où suis-je, où vais-je.

Je crois qque mes amis de Hollande et d'une partie de la Scandinavie ont, eux au moins, accepté cette belle maxime. Leurs mœurs plus douces, et leur antipathie de la guerre en sont de sûrs garants, la nature et ses produits forment leurs directives de vie. Que leur bel exemple soit donc compris et qque les enfants s'imprègnent de ce naturisme si doux, cela leur permettra d'envisager l'avenir sous un jour plus serein, pour une vie plus belle.

E. GRANDGUILLOTE.

Le Fascisme, c'est la guerre

De toutes les catastrophes qui doivent nous accabler si le fascisme réussit à s'imposer en France, il n'en est pas de plus terrible que la guerre et ses funestes conséquences et qtoique disent les futurs dictateurs, le fascisme, c'est la guerre. Quand il est question de fascisme, on est obligé, qu'on le veuille ou non, d'examiner d'abord ce qui se passe en Italie pour prévoir ce qui arriverait si la France commettait la sottise de se laisser passer la corde au cou, et quand je dis la France, je veux parler du peuple français et non de celle que croient représenter quelques ministres véreux et leurs acolytes.

En décembre dernier, quand la liberté ne fut plus en Italie qu'un mot dangereux à invoquer, le dictateur annonça au monde entier son intention de transformer le royaume d'Italie en Empire en lui donnant les limites de l'antique empire romain et, interviewé sur le sens qu'il donnait au mot « Empire romain », Mussolini n'hésitait pas à dire : « Non seulement ce changement signifiera une forme spéciale de gouvernement, analogue à celle qui permit à Rome dans les premiers siècles de l'ère chrétienne de dominer le monde », mais cela voudra dire également : « Force, puissance, domination, commandement ».

Et il continuait en disant : « L'importance de l'Italie, ses grands sacrifices pendant la guerre, sa population exubérante lui donnent le droit d'une expansion plus étendue ». Mais où mène l'expansionnisme, sinon à l'agression ?

Comme conséquence de cette politique, l'Italie demandait en novembre dernier des réparations à la Yougo-Slavie au sujet du pseudo complot dont fut victime le dictateur, et l'affaire s'arrangea grâce à la docilité de la Yougo-Slavie qui destitua le préfet de Zagabria et exprima à l'Italie des regrets pour les manifestations de Zagabria, Spalato et de Sébénico.

Et, on ne peut pas dire que les fascistes cachent leurs intentions aux puissances européennes.

Dans un discours prononcé en novembre dernier à la Chambre Italienne, Mussolini faisait allusion aux incidents de Locarno en disant : « Des pressions de l'étranger n'ont jamais renversé aucun regime en Italie ! Tous les Italiens se levent comme un seul homme lorsqu'ils se sentent menacés ». Ces paroles eurent le don de mettre les députés fascistes en ébullition et l'un d'eux M. Giunta, montrant du doigt la tribune diplomatique cria à plusieurs reprises : « Que ces messieurs là-haut, se le tiennent pour dit ! » Et des applaudissements enthousiastes saluèrent ces paroles d'un goût douteux.

Et il y avait dans la tribune diplomatique les ambassadeurs de France et d'Angleterre, mais, ils firent semblant de ne pas entendre.

Dernièrement, tout le monde se rappelle les insultes de Mussolini envers la République du Reich au sujet du Tyrol, insultes qui auraient fatalement déclenché une guerre européenne si l'Allemagne n'était — quoi qu'en disent les nationalistes français — désarmée et dans l'impossibilité — pour le moment — d'entreprendre une nouvelle aventure militaire.

De plus, l'Italie travaille avec acharnement à son armement et à celui des petites nations, les livraisons de matériel au régent Horthy, consistant en mitrailleuses et munitions ne sont plus un secret pour personne et les agences nous apprenaient que dernièrement 600.000 uniformes venant d'Italie étaient arrivées à Budapest.

Les campagnes menées sourdement en Tunisie sont poussées avec une ardeur qui ne fait que s'accroître, la Savoie et le comté de Nice sont regardés par Mussolini et les fascistes comme **terres irrédentes** et ils y ajoutent souvent la Corse, leurs troupes ont dernièrement débarqué à Illig dans le Somaliland et ont occupé plusieurs points de la côte ; il est vrai qu'elles ont subi de grandes pertes, ce qui prouve qu'il ne suffit pas de faire des discours ronflants pour conquérir des colonies et que les tribus — quels sauvages, que ces indigènes ! — ont su infliger à l'armée italienne la correction qu'elle méritait et qu'ont dû supporter — naturellement — les prolétaires incorporés de force dans l'armée du Duce. Maintenant, un problème, un peu difficile se pose pour les fascistes français. Que feront-ils quand l'Italie attaquera la France pour avoir ses colonies ou le comté de Nice ? Et qu'est-ce qui sera le plus fort en eux ; leur nationalisme ou leur attachement aux idées fascistes ? Car indiscutablement, ils sont aussi dangereux pour la paix du monde que leurs confrères italiens et j'examinerai dans un prochain article les idées de M. G. Valois sur la guerre et les rapports que doivent avoir entre elles les nations de l'Europe. Nous verrons que ces idées, mises en pratique, ne tarderaient pas à déclancher une nouvelle guerre et cela, camarades, nos idées et notre cœur doivent être d'accord pour en empêcher à jamais le retour.

René CHISLAIN.

(A suivre).

La Mobilisation antimilitariste de SOEST, en Hollande

C'est sous un ciel clément, quoiqu'un peu gris, que s'est déroulée la troisième manifestation antimilitariste anarchiste, organisée par nos camarades hollandais les 22, 23 et 24 mai 1926.

Nombreux étaient les camarades qui avaient répondu à cet appel, affirmant encore une fois leur volonté tenace et grandissante, d'un désir de paix et d'amour entre les humains, de quelque pays qu'ils soient.

Dès le samedi soir, les premiers arrivés, Hollandais et Allemands, montaient la tente, sur un terrain appartenant à un camarade et devant son habitation. Une autre habitation, ancienne école acquise par lui, était à la disposition des organisateurs, qui avaient amoncelé beurre, œufs, pain, lait, boissons rafraichissantes, tous produits du pays ; mettant ainsi, à la disposition de chaque arrivant, un repas frugal.

Salles d'école, greniers, servaient de dortoir, où, compagnes et compagnons, dormirent dans une atmosphère de paix.

Samedi 8 heures du soir, les camarades hollandais Jo de Haas et G. Overstergen après un petit discours apportent la bienvenue aux camarades étrangers déjà présents, et nous fraternisons tous au chant toujours beau, de *l'Internationale*, dont la diversité des langues n'exclut pas l'harmonie, tout au contraire, mais démontre bien l'ardeur, le désir grand avec quoi chacun apporte sa part à la fraternisation des peuples, et à l'abolition de tous les militarismes quels qu'ils soient.

Et ce fut tard le soir, que chacun s'endormit, aux sons mélodieux des instrumentistes allemands violons et guitares, troubadours infatigables, descendus à pied de Hanovre (20 jours de marche), pour venir à Sœst.

Le lendemain de bonne heure, compagnes et compagnons, sans fausse pudeur, font leur toilette en commun, afin d'être prêts pour la manifestation à travers la ville, et c'est ainsi que vers dix heures nous arrivons à la salle, où doit se tenir le meeting, bannière en tête, où sont peints en or, sur fond noir : un fusil brisé par deux bras nerveux (symbole de l'antimilitarisme international). Viennent ensuite les trouvères allemands, qui, rythmant la cadence, nous jouent des airs révolutionnaires, accompagnés, par plus de 500 poitrines, démontrant ainsi à la face des spectateurs et de la flicaille qui nous suivent, que rien ne peut arrêter notre volonté.

A la tribune le camarade Betzer, des jeunesses anarchistes allemandes, nous parle du socialisme et de l'antimilitarisme. Je lui succède modestement, donne lecture du mouvement des jeunes anarchistes antimilitaristes français, et parle du rôle de la femme dans l'antimilitarisme ; soulevant une question que chaque anarchiste antimilitariste devrait retenir et mettre en pratique ; c'est l'échange d'enfants, principe qui démolit la famille restreinte au grand profit de la plus grande, plus belle grandiose famille qu'est la famille internationale.

L'après midi, meeting en plein air, où le camarade Gissen, du bureau antimilitariste international nous invite tous à venir en grand nombre au congrès antimilitariste international, qui se tiendra le 1er août, à Vienne. Arrivée inopinée d'une cinquantaine de camarades allemands, qui, n'ayant pu passer la frontière la veille, ont quand même réussi, ce qui provoque une recrudescence de réjouissances et les nouveaux trouvères se joignant, qui nous ont déjà distrait, forment ainsi un orchestre imposant et bizarre, dont les chants et les notes se répercutent au loin et tard dans la nuit.

Lundi matin, le bruit de l'eau tombant en pluie sur les tentes, nous avertit qu'il ne fait pas bon dehors, et le camarade Hem Day, rédacteur du « Combat à Bruxelles », m'apporte une tasse de thé avec des tartines de beurre. Petit à petit la pluie cesse, et violons et guitares sortent ; et les jeux et les chants recommencent jusqu'au repas de midi.

Après midi, meeting en plein air ; c'est au tour de la camarade Marcia Williamson du « No More War mouvement » qui nous parle de l'antimilitarisme en Angleterre. Ensuite Hem Day nous développe l'antimilitarisme menant à l'anarchie ; les armées n'existant plus, il ne peut y avoir de gouvernements autoritaires, et partant plus de capitalistes : mais simplement des producteurs, qui travaillent pour le bien être de chacun.

A l'issue de ce meeting, les délégués de chaque pays s'étant réunis en comité, il a été créé une internationale des jeunesses antimilitaristes à base anarchiste ; et c'est à regret que nous nous sommes quittés, pour aller rejoindre notre pays respectif, où nos exploiteurs nous attendent dans leurs bagnes ; et chacun doit comprendre la tristesse qui emplit le cœur d'un homme, lorsqu'il quitte un milieu international où la fraternité, l'amour et la bonté règnent, en dépit des gouvernants, pour rentrer dans cet enfer qu'est **la patrie,** que la bêtise humaine encense, et pour laquelle nous subissons tant d'outrages.

Un dernier mot, pour les jeunes antimilitaristes de ce pays de France, et aussi aux mères amantes, épouses que les guerres de cette époque éprouvent, et pour qui les guerres à venir réservent des jours bien tristes, de la douleur et du sang.

Je vous invite tous à venir à la Ligue des Réfractaires à toute guerre ; là vous trouverez un milieu éclectique d'amis, qui vous donneront les renseignements que vous cherchez, et vous affermiront dans l'amour des humains. Contre l'ogre militaire, camarades tous debout, et votre volonté tenace, abolira toutes les frontières.

P. GADY.

Sur Dieu et l'Au-delà

OUVERTE PAR LE JOURNAL MENSUEL « LE CONTRAT SOCIAL ». DIRECTEUR DOMINIQUE BOIZIAN, 128, RUE DU MONT-CENIS, PARIS (18e).

Nous sommes en pleine erreur.

L'erreur et le mensonge sont maîtres : ils sont au faîte, ils règnent et gouvernent le monde.

L'erreur et le mensonge découlèrent de l'ignorance et de la crainte de no ancêtres, crainte et ignorance non atténuées, non combattues par les plus réfléchis, mais, au contraire, entretenues, développées, aggravées par les malins qui, comme aujourd'hui, en tirèrent profits, gloire et honneurs.

Car des penseurs, des savants pourraient nous dévoiler, nous montrer la vérité, démasquer l'erreur et le mensonge dans lequel nous croupissons actuellement. Mais ils semblent avoir peur de nuire à leurs amis, à leurs clans et à eux-mêmes ; ils semblent préférer conserver ce qui existe : erreur et mensonge.

L'ERREUR INITIALE

D'où découlèrent mensonge et turpitude, préjugés, fanatisme, intolérance, persécution, domination, extermination ?

Ce fut la croyance en Dieu, la croyance en un au delà, Paradis, Purgatoire, Enfer.

Cette croyance eut ses fervents, ses fanatiques qui, au cours des siècles, ayant la force, persécutèrent, torturèrent, exterminèrent et suppliciérent ceux et celles qui n'acceptaient pas leurs croyances, qui ne pensaient pas comme eux et ne voulaient pas faire les mêmes gestes, les mêmes grimaces qu'ils faisaient eux-mêmes.

De l'impossibilité de l'existence d'un Dieu, ainsi que d'un au-delà ! !

Nos ancêtres ignorants et craintifs, aidés par les sorciers, les religieux, ou les malins de leur temps, crurent en un être suprême, qui avait tout créé, pour leur émerveillement, pour les aider dans leur vie, ainsi que dans leurs plaisirs et leurs divertissements.

La Terre, minuscule planète, d'un petit système planétaire, d'un tout petit soleil, leur semblait immense, tellement immense, qu'elle et le ciel (ils appelaient ciel, la route où paraît le soleil pendant le jour, la route étoilée pendant la nuit), remplissait à leurs yeux tout l'espace.

La science, la connaissance d'un peu de ce qui est, le raisonnement, atténuèrent, puis détruisirent cette croyance ; quoique certainement, il y ait encore beaucoup de retardataires qui y croient encore.

Tout le monde, non je me trompe, je veux dire : tous les gens qui raisonnent, savent que l'éternité, c'est le temps infini, sans bornes ni limities, sans commencement ni fin. L'espace aussi, est sans bornes ni limites, sans commencement ni fin.

Dans l'espace infini, sans bornes ni limites, combien de quintilliarrs de quintilliards de soleils vivants et de sytèmes planétaires ? Combien de soleils morts ou éteints, n'attendant pour renaître, se rallumer, que l'octasion propice, qui, en la circonstance,, est la rencontre d'un autre astre, soleil ou planète éteints, éteints ou vivants, qui sous le choc dégage une telle chaleur qu'ils rentrent en fusion, créent de nouvelles nébuleuses, soleils et systèmes planétaires.

Cette attente, l'attente de cette rencontre, de ce choc, peut durer des milliards de milliards de siècles, qui dans l'éternité n'est pas si longue que les heures, les minutes ou les secondes que les humains inventèrent pour mesurer le temps.

Si, comme le croyaient nos ancêtres et même comme l'enseignaient leurs prophètes, sorciers ou prêtres, il y a un Dieu par planète habitée par des êtres pensants et raisonnants idententiques ou presque aux humains, il doit y avoir, il faut qu'il y ait aussi un paradis, un enfer, un purgatoire : un au-delà. Car un Dieu, sans ces attributs de récompense et de châtiment, ne serait plus un Dieu, ou serait un Dieu bien amoindri, bien restreint, et, selon ses croyants, sans doute, bien insignifiant.

Vous voyez quelle foule de Dieux, de paradis, de purgatoires, d'enfers, d'au-delà cela fait.

Lorsqu'un soleil et son système planétaire disparaît, pour une cause ou pour une autre, soit par un choc ou par refroidissement, son dieu, son paradis, son purgatoire, son enfer, son au-delà doivent probablement aussi disparaître ?

N'est-ce pas là, la démonstration de l'impossibilité d'un être suprême, d'un Dieu, du paradis, du purgatoire, de l'enfer, ainsi que de l'au-delà ?

Aussi bien que des Dieux, des paradis, des purgatoires, des enfers et des au-delà ?

Actuellement, tous savent, tous ont lu ou entendu parler de l'Inquisition, des Dragonnades, de la Saint-Barthélemy, et tout récemment encore du curé de Bombon. Et tous les jours actuellement, si ce n'est dans un endroit ou dans un pays, c'est dans un autre endroit, un autre pays, qu'il se commet des actes odieux de fanatisme et d'autorité occasionnés par cette croyance.

Car tous ces faits : guerres, persécutions, soumissions, dominations, exterminations, sont imputables à la croyance en un au-delà, à la croyance en Dieu.

(A suivre.)

ATOMET.

Le sacrifice à l'idéal

N'est-ce pas un concept religieux que celui du sacrifice de sa vie pour un idéal ?

Les religions offrent une vie éternelle, bienheureuse, en échange de tel sacrifice. Mais nous, qui n'avons pas cette naïveté, il nous faut reviser nos conceptions. Or, tous les partis et toutes les philosophies d'avant-garde ont gardé l'attirail des duperies intéressées et sentimentalistes que nous rejetons. Nous rejetons, en effet, les homs des doctrines, mais nous en conservons l'esprit.

Tous les biens dont nous jouissons se résument en un seul : notre corps, agglomérat nécessaire pour sentir et agir. Lorsque la Vie l'aura abandonné, les cellules se disperseront et entreront dans d'autres vies. Mais nous, nous aurons fini d'exister.

Le premier soin d'un homme qui veut « vivre », c'est donc de garder ses fonctions corporelles intactes.

Et ceux qui risquent leur existence pour un idéal, ceux qui se font mettre en prison pour sauvegarder leur liberté me font l'effet de Gribouille se jetant à l'eau pour ne pas se mouiller.

La vie perdue, nous avons tout perdu, plus rien n'existe pour nous. Et si nous aimons vraiment « vivre », nous n'irons pas risquer ou diminuer volontairement notre existence. Nous la défendrons dans son intégralité le mieux que nous pourrons. Laissons aux aspirants au suicide et à la neurasthénie la mort et la prison pour une idée.

D'ailleurs, avec nos conceptions matérialistes, qu'y a-t-il de supérieur à notre vie ? N'est-elle pas l'idéal suprême ? Et lorsqu'un idéal issu de vibrations cérébrales subordonne la vie d'un individu, j'y vois un non sens fantastique : soumettre le tout à une infime partie, soumettre les manifestations naturelles d'un corps entier à une fonction d'un seul organe.

Ayons donc la clairvoyance et le courage de rompre avec les idées désuètes qui dominent les hommes depuis des siècles et qui correspondent à l'âge de la pierre et non plus à celui de l'électricité. Que diriez-vous d'un homme qui se servirait d'une hache en silex éclaté ? Pourtant nous acceptons sans sourciller des idées de cet âge-là !

Balançons par-dessus bord tout cet attirail suranné et, avec nos faibles mais propres moyens, bâtissons-nous une conception et surtout vivons notre vie selon notre bon plaisir.

RAISONNEUR.

FEDERATION DES GROUPEMENTS D'ACTION INTEGRALE POUR LA PAIX

Déclaration de principes

La Fédération des Groupements d'action intégrale pour la Paix (l'A. I. P. P.) réunit, pour combattre l'idée et la pratique des guerres, quelles qu'elles soient, les groupements poursuivant le même but et acceptant les mêmes principes fondamentaux.

Sur le plan individuel, l'A. I. P. P. proclame les Droits de l'individu au refus de tuer si sa conscience le lui interdit.

Sur le plan économique et social, l'A. I. P. P. proclame, comme une nécessité de premier ordre, l'affranchissement du travail vis-à-vis des puissances financières internationales et, vu la solidarité économique universelle, entend coopérer de toutes manières à l'institution progressive du libre échange entre les peuples.

L'A. I. P. P. est entièrement indépendante au point de vue philosophique et politique. Les organisations adhérentes qui acceptent la présente déclaration de principes conservent leur autonomie.

P.-S. — L'A. I. P. P. accepte des membres individuels qui auront voix consultative.

Le chiffre de la cotisation, provisoirement facultative, est laissé à l'appréciation généreuse des adhérents.

Le Siège Social est fixé provisoirement chez le secrétaire général, M. J. CHAMOT, 20, avenue Victoria, à Paris (1er), qui recevra la correspondance, les adhésions et répondra aux communications.

Joindre un timbre pour les lettres nécessitant une réponse.

Le Gérant : A. COLOMER.

IMPRIMERIE CENTRALE,
5, rue Brard, Paris-18e.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

LES RÉUNIONS

JEUNESSE ANARCHISTE RIVE GAUCHE

Mercredi 9 juin, à 20 h. 30, 18, rue Cambronne (métro Cambronne).

Causerie sur l'**Algérie révolutionnaire** par le camarade Saïl Mohamed.

Nous faisons appel aux jeunes camarades pour qu'ils viennent parmi nous s'instruire en suivant régulièrement nos réunions.

⁂

JEUNESSE ANARCHISTE RIVE-DROITE

Vendredi 4 juin à 20 h. 30, au Faisan Doré, 28, boulevard de Belleville (métro Ménilmont.), causerie par M. Lambergeon sur : **Le Sport dans la Société.**

Les camarades sont invités à suivre nos réunions avec assiduité.

⁂

FEDERATION DES JEUNESSES ANARCHISTES

Les jeunes anarchistes de Paris, dans leur dernière assemblée générale et dans leurs deux derniers C. I. ont manifesté l'intention de faire une vive propagande pour la formation de groupes tant en banlieue qu'en province.

Une aide morale et financière de la part des copains sera donc nécessaire, pour mener à bien cette tâche.

Pour connaître le résultat de la propagande et de l'action faites par les jeunes, les copains sont priés de consulter l'**Anarchie.** Adresser tout ce qui concerne la fédération au camarade **Jean Guingant,** 73, rue Froidevaux, Paris (14e).

⁂

LIGUE INTERNATIONALE DES REFRACTAIRES A TOUTE GUERRE

Convocation : La ligue des Réfractaires à toute guerre se réunit tous les jeudis au café de « La Liberté », 54, faubourg Saint-Martin. Invitation cordiale à tous.

⁂

CERCLE ANARCHISTE DE MONTMARTRE

Mercredi, 9 juin à 21 heures, 77, boulevard Barbès, discussion sur l'Entente Anarchiste.

⁂

GROUPE DES « AMIS DU SEMEUR »

Samedi 5 juin à 20 h. 30, salle des Quakers, 20, avenue Victoria (Métro Châtelet), conférence sur :

Boucher de Perthes, écrivain et philosophe par Gérard de Lacaze-Duthiers.

⁂

GROUPE LIBERTAIRE DU HAVRE

GRANDE SALLE FRANKLIN

Grande conférence publique et contradictoire, par **Charles-Aug. Bontemps sur Ton cœur et ta chair,** contradiction par le Pasteur Bernard et le Docteur Nusbaum.

Participation 1 franc, pour la location s'adresser au concierge moyennant 0,25 en plus.

Le groupe se réunit tous les mardis. Cordiale invitation à tous.

Le camarade André est prié de venir chez Lachèvre, 9, rue d'Austerlitz, le plus vite possible.

⁂

JEUNESSE SYNDICALISTE INTERCOPORATIVE DE PARIS

La Jeunesse se réunira le mercredi 9 juin à la Bourse du Travail, à 20 h. 30, Bureau 13e, 4e étage.

Les copains sont priés d'assister à la réunion pour prendre des papillons pour notre propagande.

Nous rappelons à tous les jeunes que la Jeunesse a pour but l'éducation morale et sociale.

Une semaine antimilitariste

Nous recevons la lettre suivante que nous insérons bien volontiers, en assurant la Ligue Internationale des Réfractaires de l'entier concours de l' « Insurgé » et du Club des Insurgés :

Cher camarade,

La Ligue Internationale des Réfractaires à toute guerre se propose de faire, comme chaque année, une semaine antimilitariste.

A cet effet, le Comité d'action dans sa séance du 15 avril, a décidé que du 1er août au 7 inclus, avec l'aide des organisations d'avant-garde, nous organiserons des meetings à Paris, en Banlieue et en Province, si possible.

Nous espérons que votre journal voudra bien, à cet effet, nous ouvrir ses colonnes pendant cette période.

Nous vendrons aussi l'insigne de la Ligue des Réfractaires que nous allons faire frapper incessamment.

Nous terminerons la période d'agitation par un meeting international monstre qui aura lieu le samedi 7 août.

Et enfin le dimanche 8, grande balade de propagande avec chansonniers.

Si vous êtes partisan d'une telle action et que notre programme vous agrée, j'espère que vous vous ferez un plaisir de nous apporter votre aide.

Agréez, camarade, l'expression de nos sentiments fraternels.

Le Secrétaire,